



Fanny V.

Christelle Ravey

*1*

Istanbul – Octobre 1912

Lentement, comme si ces quelques pas devaient durer le plus longtemps possible, Sérina s'approche de la fenêtre. D'une main hésitante, elle soulève le rideau. L'ouverture est étroite, nichée un peu trop haut entre le mur et l'évier, mais l'immensité de la ville est là. Au loin, le Bosphore brille sous les reflets argentés de la nuit tombante. Un frisson parcourt la jeune femme. Il fait de plus en plus noir dehors et les contours des choses, peu à peu, deviennent fragiles. En contrebas de la maison, les toits s'étagent en désordre jusqu'à la rive, masses disparates défiant toute logique de perspective. Le visage contre le carreau, Sérina scrute l'obscurité, attirée malgré elle par l'endroit le plus sombre, là où le chemin devient indistinct, absorbé par l'ombre de l'appentis. Mais le sentier reste obstinément désert. Là, juste à l'angle, une silhouette surgirait, vêtue d'un manteau noir. Elle le reconnaîtrait aussitôt. Sa démarche, son allure... Il serait là, et elle pourrait de nouveau respirer, soulagée. Pour aujourd'hui encore,



Fanny V.

Christelle Ravey

ils auraient gagné leur part de destin, de quoi espérer jusqu'à demain.

Une ombre furtive glisse au coin de la maison de Yossef, aussitôt engloutie par l'enchevêtrement des toits. Yossef... C'est maintenant la maison d'Eysel. Sérina lève les yeux et s'oblige à regarder plus loin pour chasser l'émotion qui la submerge. Là où l'horizon de la ville se confond avec la mer, on devine encore les innombrables mâtures des bateaux. Partir... Pour tromper son inquiétude, elle fredonne quelques notes. *Yomi, Yomi zing mir a lidele...* Sa voix dans la maison vide se heurte au trop-plein de silence. Les mots sonnent faux. Elle se tait.

Sérina laisse retomber le rideau et revient s'asseoir à la table. Le repas est prêt, le couvert est mis. Jacob devrait être là depuis longtemps. Dix fois déjà, elle a regardé par la fenêtre. Sans cesse, elle pense à Eysel qui a dû attendre ainsi le retour de Yossef, il y a deux semaines à peine. Au petit matin, il n'était pas rentré. Un homme robuste, travailleur comme pas un. On l'a retrouvé mort dans les premières ruelles d'Üsküdar, près du port. Sur son corps, plus de vingt coups de couteau. *Yo, mamenyu,*



Fanny V.

Christelle Ravey

yo... Yossef était pieux, allait à la synagogue le Shabbat, respectait sa femme, ne la frappait jamais, leurs cinq petits étaient bien tenus. La mort de Yossef a glacé d'effroi la communauté entière, et Sérina plus encore que les autres. Le visage livide d'Eysel le jour de l'enterrement lui est soudain apparu comme un terrifiant miroir, une épouvantable éventualité. Et dans les yeux de Rebecca – sans doute est-elle seule à l'avoir vu – s'abîmait une détresse infinie, vertigineuse : l'immensité du ciel soudain ouverte sur rien.

Incapable d'attendre plus longtemps sans bouger, Sérina se lève, s'enveloppe les épaules de son châle à fleurs et saisit, à côté du fourneau, l'assiette garnie de sablés qu'elle a préparée pour Eysel et les petits. Dehors, la fraîcheur de l'air lui fait du bien. Le vent ramène de la mer des odeurs d'iode et de sel. Par moments glisse un parfum de genièvre, un souffle de giroflée. Jacob a sans doute été retenu, il ne sort peut-être que maintenant du grand bazar. Admettons. Il marche plus lentement, préoccupé, car depuis la mort de Yossef, il est soucieux. Il traverse sans les voir les arcades commerçantes. Puis il emprunte l'une après l'autre les ruelles étroites, sans accorder



Fanny V.

Christelle Ravey

la moindre attention aux immondices qui encombrant les rigoles et les coins de mur. Tout près de la rive désormais, il avance, lissant sa moustache d'un geste machinal, levant les sourcils ou fronçant les paupières comme il en a l'habitude. Sur le Bosphore, les reflets du soleil couchant ondulent à la surface des vagues moirées de rose. Il gravit la colline au hasard des chemins tortueux qui se sont frayé passage entre les maisons, il est presque là, elle va bientôt le voir... Maintenant... Sérina inspire une large bouffée d'air. Le chemin reste désert.

Faire passer encore un peu de temps. Accorder un ultime délai à l'incertitude. Plutôt que d'aller tout de suite chez Eysel, contourner la maison par le chemin du dessus, marcher très lentement, compter jusqu'à mille, fredonner en entier cette berceuse qu'elle pourra bientôt chanter à l'enfant qu'elle porte, attendre, pour redescendre, d'avoir vu passer au moins une grue cendrée, et espérer qu'alors, Jacob sera enfin de retour. Quand il n'y a plus d'autre solution, on ne perd rien à marchander avec le hasard.